

FESTIVAL DU MONDE ARABE / *La nuit des Aïssawas*

À la rencontre des Aïssawas

Le groove désigne un rythme soutenu et habité, il évoque aussi l'entrain qu'il génère.

Le groove est un dérivé profane de la transe, cette hypnose collective générée par les rythmes sacrés que l'on recense dans toutes les sociétés traditionnelles. Mais pourquoi pas une rencontre du groove profane et de la transe mystique?

ALAIN BRUNET

Le Festival du monde arabe y a songé: ce soir au Corona, énergies sacrées et profanes emprunteront le même passage. La confrérie marocaine des Aïssawas de Fès et le groupe de jazz parisien Niyya actualiseront ensemble un rituel nocturne vieux de 400 ans: la lila aïssawa ou nuit aïssawa.

Les Aïssawas se sont fait

saient pour réciter des cantiques et faire des invocations de Dieu. Il s'agissait alors d'un Islam très orthodoxe, très normatif. Depuis, les Aïssawas ont essayé un peu partout dans le monde musulman: en Algérie, en Tunisie, en Lybie, en Irak ou même dans le sud de la France», explique Mehdi Nabti, saxophoniste (alto) et sociologue, initiateur de cette lila aïssawa nouveau genre.

jamais entre le monde des sons et celui des idées.

De concert avec Azedine Bettahi, chef de la confrérie Aïssawa de Fès, Mehdi Nabti a beaucoup appris sur les rituels aïssawas. «On peut considérer ces musiciens comme des officiants, des maîtres de cérémonie comparables aux tambourineurs vaudous. Les rituels aïssawas ont lieu dans des contextes très précis, tout y est codifié et transmis de génération en génération. Leur système de croyance est soufi (musulman), on y trouve aussi des éléments animistes qui proviendraient des Dogons (Afrique de l'Ouest).»

Et comment ce mysticisme ferait-il se traduire en musique? «Leur système est fondé sur la sexualité symbolique: ils décomposent leurs rythmes en féminin et masculin. Le rythme féminin est immuable, il peut comporter plusieurs temps. Le rythme masculin est «celui qui travaille», les joueurs qui y sont assignés complètent le rythme féminin en improvisant, ce qui produit une polyrythmie.»

Cette mise en transe est déployée par les bendirs (tambourine), bouznazens (tambourine avec cymbales), tarijas (petites

derboukas, tambours à la forme de sablier), tablas (double tambour porté à l'épaule), karkabous (castagnettes) ou nefirs (trompe). C'est alors que la musique sacrée des Aïssawas entre en contact direct avec le jazz moderne du groupe Niyya. Comment la fusion s'opère-t-elle?

Mehdi Nabti résume: «Je reprends les lignes mélodiques des Aïssawas, je les adapte aux instruments occidentaux (saxophones, basse, batterie) et je compose d'autres musiques en phase avec la leur. Les modes mélodiques que j'exploite sont tributaires de la musique occidentale mais peuvent aller vers les quarts de ton de la musique classique arabe. On peut aussi y trouver des influences africaines, berbères

ou même arabo-andalouses. Cela étant, j'essaie de jouer dans la simplicité parce que je joue avec des musiciens traditionnels qui n'ont pas l'habitude du jazz. Tout se fait en étroite collaboration avec les musiciens traditionnels qui sont régulièrement consultés sur la valeur de mes compositions. C'est un travail de complémentarité.»

«En travaillant avec des hommes dont les croyances ne sont pas les miennes, j'essaie de montrer que nous sommes tous des humains au bout du compte. Et j'espère que nous continuerons à nous mélanger.»

La Nuit des Aïssawas a lieu ce soir, 20h, au Théâtre Corona.
Pour d'informations:
www.festivalarabe.com

La musique des Aïssawas est fondée sur la sexualité symbolique. Les rythmes sont décomposés en féminin et masculin pour obtenir une polyrythmie.

connaître par leurs pratiques religieuses fondées sur la danse et la musique portées à leur paroxysme, conditions essentielles à la transe dans les sociétés traditionnelles. Lorsqu'il atteignent cet état, les fidèles aïssawas croient entrer en communion avec le divin. Parmi les confréries soufies les plus importantes du monde musulman, celle des Aïssawas a été créée au XV^e siècle à Mekhnès par Mohamed Ben Aïssa, surnommé El Kamel (le parfait) et considéré comme l'un des grands saints du Maroc. «Au début, les fidèles de Mohamed Ben Aïssa se réunis-

Vous aurez deviné que le sujet de sa thèse de doctorat porte sur la confrérie des Aïssawas. Il a étudié leur répertoire de plus de 300 chansons, il a assisté à plusieurs de leurs rituels. Pourtant, Mehdi Nabti n'est pas Marocain mais bien Français d'origine kabyle, né à Paris, élevé en banlieue parisienne. De culture musulmane, il se dit non religieux. Adeptes du jazz contemporain, il a étudié le saxophone (alto) avec François Jeanneau et Steve Coleman. «Difficile de choisir entre les deux domaines», soupire le jeune trentenaire qui ne choisira peut-être